

LA MÉMOIRE ET L'INSTINCT

JULIEN TSONGAS Le comédien genevois incarne un personnage paranoïaque persécuté par *Les Farfadets* dans sa sixième collaboration avec Dominique Ziegler.

CÉCILE DALLA TORRE

Théâtre ► Sur la petite scène du Théâtrical, à Chêne-Bourg, l'acteur joue magnifiquement l'enfermement mental, la paranoïa. Les yeux exorbités, son personnage, misogyne, se débat contre ses démons, persuadé que *Les Farfadets*, ces créatures imaginaires qu'il voit partout, sont responsables de tous les maux de la planète, y compris les siens.

Le comédien incarne Berbiguier de Terre-Neuve du Thym, l'auteur des *Farfadets*, un «cas» psychiatrique auquel se sont aussi intéressés les surréalistes. Le metteur en scène Dominique Ziegler en a adapté le texte de 800 pages pour le théâtre. «C'est la sixième fois que je travaille avec Dominique, on se parle peu, on se fait confiance mutuellement», nous racontait-il. Lundi soir, Julien Tsongas était vêtu d'une longue veste d'été d'été comme celles portées au XIX^e siècle. Jeu physique et intense, il sortait en nage de la générale.

Le lendemain, jour de première, installé à une terrasse au bord du Rhône, l'acteur en perfecto pose son paquet de cigarettes sur la table. Il en a fumé quelques-unes nous racontant sa vision d'un métier exigeant et précaire, pour lequel il n'éprouve plus forcément l'énergie des débuts. Le texte de Berbiguier lui paraît «dingue», il en salue le talent littéraire. «Dans ses délires de représentation du monde et des forces occultes, la religion, le bien, le mal sont très présents. A l'intérieur de sa tête et de ce qui en ressort, on peut voir les guerres religieuses d'aujourd'hui.»

Emotions extrêmes

Comment interpréter la folie? «Il est paranoïaque, mais lui ne le sait pas.» L'acteur ne joue pas la folie mais appuie «la conviction» de son personnage, certain que la menace des farfadets existe, tel un lanceur d'alerte. «Je le défends lui, tout en racontant l'histoire et en mon-

trant les situations.» Julien Tsongas a dû se concentrer sur la mémorisation du texte. «Par ce travail, et mon instinct, je me suis dit que Berbiguier allait apparaître à travers moi, sans le figer dans un cadre psychologique dans lequel il aurait fallu entrer.»

Julien Tsongas sort son ordinateur et nous montre sa version réécrite et agencée de la pièce sous forme de strophes, sans ponctuation, «comme un long poème». Structurer la mémoire. Le matin de la première, plongé dans un demi-sommeil, il s'en est repassé l'ensemble en revue comme un flux, visualisant les gestes. Le porter seul de bout en bout relève du tour de force.

Il y en a eu d'autres dans sa longue et brillante carrière, lui qui a toujours enchaîné les rôles malgré l'angoisse du lendemain. Il a été le Lénine de Ziegler ou le partenaire de son Jaurès. Il a campé le roi Léontes «fou de jalousie» dans le *Conte d'hiver* de Shakespeare au Grütli, un «personnage prisonnier de son ego, qui ne prend pas de distance par rapport à ses sentiments».

Comment incarner ces figures avec tant de puissance? «Je suis capable de m'enflammer, c'est mon côté sensible et romantique, sur lequel j'ai travaillé depuis, mais c'est toujours là (*rires*). Cette propension à rechercher des émotions extrêmes fait que ce sont des rôles qui peuvent me convenir. C'était le cas aussi pour Lénine, avec sa conviction politique et son engagement d'une vie.»

Avant son long compagnonnage avec Dominique Ziegler, il y a aussi eu celui avec Michel Deutsch. Le metteur en scène était venu donner un stage à l'époque à l'École supérieure d'art dramatique de Genève. «J'aimais le travail intellectuel qu'il menait, son prisme historique, politique et situationniste. Il avait entamé une réflexion sur les rapports de pouvoir, la rébellion», avoue le comédien. Julien Tsongas fait partie d'une rare génération d'acteur-ices passés par l'ESAD qui se



Julien Tsongas s'est engagé dans la défense des droits des comédiennes et comédiens romands. DOMINIQUE VALLÈS

produisent régulièrement sur les scènes genevoises, au service du ou de la metteur-e en scène. Le métier évolue, le vent tourne, il faut pouvoir contourner les obstacles du jeunisme. Il incarnait un mari bienveillant récemment dans *La Grande Ourse* de Penda Diouf au Poche. «On était une équipe intergénérationnelle, avec Serge Martin notamment, toutes générations confondues.»

Julien Tsongas a incarné plus d'une cinquantaine de rôles sans avoir besoin (ou presque) de courir après les contrats. «A l'époque, lorsque je suis entré à l'ESAD à la vingtaine, c'était un endroit où je me trouvais bien. C'était comme une fuite. Cet élan a duré.» Jusqu'à ce qu'il entame une démarche introspective il y a quelques années et se rende compte de l'effet destructeur de l'ego. Il voit maintenant les choses différemment et s'intéresse à d'autres pratiques.

«Je me suis penché sur mon histoire familiale, la généalogie, la transmission des traumas.» Des «nœuds» qu'il s'emploie à démêler dans la paix, éprouvant les bienfaits de la distance dans toute

chose, à l'approche de la cinquantaine. Il se sent plus serein, aspire à transmettre autrement et songe à une reconversion dans les métiers du bien-être. En attendant, il écrit du théâtre et ressent les bienfaits de cette écriture qui soigne.

Stop aux formes de violences

Il se souvient d'une époque durant laquelle certains professeurs n'hésitaient pas à sortir avec leurs élèves ou les poussaient à bout en ayant recours à la «transmission de traumas» jusqu'à ce qu'ils ou elles craquent. Dans une ère post MeToo, la séduction et les abus ne passent plus. «On dit stop à toutes formes de violences.» Le Syndicat suisse romand du spectacle, qu'il a rejoint en 2015, œuvre à l'amélioration des conditions de travail de la profession. «On planche sur des conventions collectives, on a mis en place des structures pour une 'safe culture' qui permettent de lutter contre les formes de souffrance au travail.»

En qualité de représentant du syndicat, il a été invité en juin à intégrer le

conseil de la Fondation d'art dramatique (FAD), qui chapeaute la Comédie de Genève – il a rejoint le bureau récemment et s'interdit dorénavant de jouer à la Comédie ou au Poche dans un souci d'intégrité. S'il est tenu à un devoir de confidentialité par rapport à la crise traversée par la Comédie, il souhaite à titre personnel que tout le monde en sorte indemne («ce n'est pas une 'affaire Séverine Chavrier', j'ai toujours dépersonnalisé la situation») et que l'institution se maintienne à flot.

«Il faudrait revoir son cahier des charges et son missionnement afin que toutes et tous les acteur-ices d'ici puissent y travailler davantage, comme c'était prévu au départ.» Pourquoi ne pas repenser l'engagement d'un ensemble d'artistes à demeure, comme évoqué initialement? «En tant que comédien genevois, on ne peut pas travailler ailleurs, l'écart économique est trop grand par rapport à nos charges. Un salaire à 1500 euros? Ce n'est même pas le prix de mon loyer...»

Jusqu'au 31 mai, Théâtrical, Chêne-Bourg (GE).

